

La Cordée de l'après

« *Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.* » Cette citation d'Albert Camus résonne en nous comme une symphonie inspirante sur le toit de l'Europe. Face à nous s'étend un paysage de glaciers à couper le souffle, à la fois paisible et assourdissant. Nos visages portent les stigmates de l'effort hors norme que nous venons de fournir mais arborent de larges sourires. Serrés les uns aux autres, nous savourons collectivement le triomphe de notre exploit. Il y a peu de temps nous ne nous connaissions pas et aujourd'hui, unis par les liens fragiles du destin, nous vivons la plus extraordinaire des aventures humaines. Cette rencontre a été provoquée par un appel sur Internet. Nous avons été trois attirés par le message d'un homme à l'agonie. N'étions-nous pas nous-mêmes dans le même état psychologique ? Le souffle cinglant du vent nous rappelle à quel point cette ascension a été éprouvante, mais nous a permis de découvrir la force insoupçonnée qui sommeillait en nous. Pour prendre conscience de cette transformation et savourer pleinement l'instant présent, je me plonge dans la dépression qui m'habitait il y a sept mois.

Chaque matin était pour moi un supplice, après une nuit de sommeil saccagée. Chaque manipulation paraissait une épreuve. La douceur de mon auxiliaire de vie n'arrivait pas à me motiver. Les rires de mes enfants sonnaient en moi comme une aigreur. La patience de mon mari ne venait pas à bout de mes larmes. Entourée mais me sentant seule, je vivais depuis six ans avec la maladie de Charcot. Un fardeau dont tout le monde a entendu parler sans réellement comprendre la portée de la dépendance qui l'accompagne. Elle m'avait arraché mes jambes et mes bras, m'avait séparée de certains membres de ma famille et de quelques amis, avait balayé mes projets, repensé ma maison et ma voiture, volé mon boulot. La maladie, laissant intact mon esprit, laissait mes pensées gamberger pour me laisser prendre conscience de tout ce que je perdais.

Comment retrouver sa place dans ce corps sans cesse en dégénérescence ? Qui voudrait d'une épouse handicapée, d'une mère bancal ou d'une collègue à moitié ?

Mon mental glissait doucement dans l'obscurité jusqu'à ne plus pouvoir en sortir. Mon goût des autres, des choses et de vivre s'étiolait. Jusqu'à l'idée même d'en finir. Alors que je parcourais des pages dégoulinantes de bonheur fabriqué sur un réseau social, un appel attira ma curiosité. Telle une bouteille jetée dans l'océan du Net : « *Cœur coincé en hiver cherche compagnons pour regagner l'été.* »

Je ne sais pas ce qui a retenu mon attention dans ce post, ni pourquoi j'y ai répondu. Mais après un simple clic oculaire, de l'organisation et beaucoup de volonté, je me tiens maintenant face au Mont Maudit.

Je reviens à l'instant présent lorsque Tom pose sa main gantée sur mon épaule. Je sens une légère pression et je remarque que son esprit est parti dans son douloureux passé.

Il y a six mois, un officier de police pénétrait dans sa chambre d'étudiant parisienne afin de l'informer de l'accident cérébral dont avait été victime sa mère. Sur le dossier individuel de celle-ci, le prénom de Tom figurait à l'emplacement de la personne à prévenir en cas d'urgence. Il s'était rendu dans le commissariat où travaillait sa mère. Le commissaire local l'avait reçu pour lui indiquer les circonstances de sa mort. Elle avait succombé à une rupture d'anévrisme cérébral dans l'exercice de ses fonctions. Le chef de service avait été magnanime devant un Tom en demande de détails. Lors de la rédaction du procès-verbal d'interpellation pour violences conjugales, sa mère avait été prise d'un mal de tête fulgurant et s'était écroulée, le visage tordu de douleurs. Au sol, les gestes de secours prodigués aussitôt avaient été vains. Sa mère avait été dévouée aux autres jusqu'au bout, héroïne pour cette victime anonyme. Il ne connaissait rien de ce monde policier. Elle l'avait toujours tenu à distance de son quotidien professionnel.

Pour préparer la cérémonie d'adieu, Tom avait erré seul dans leur appartement. Leur lieu de vie depuis dix-huit ans, chargé de moments joyeux, comme la préparation du gâteau du dimanche, les fous rires pendant leurs *battles* de danses ou le massacre des chansons anglophones. Des tranches de vie qui n'appartenaient désormais plus qu'au passé. Il s'était appliqué dans la rédaction de l'éloge funèbre en s'imprégnant des restes de son parfum sur son foulard. Son monde s'écroulait ne lui laissant que des souvenirs fantômes. Comment ne pas s'effondrer à son tour ? Dans la salle du funérarium pleine à craquer, il avait tenu. Face aux visages fermés et tristes venus rendre hommage à sa mère, il n'avait pas vacillé. Il avait soutenu les regards embués pendant la lecture de son discours. Il était resté digne devant les photographies qui défilaient au rythme des morceaux de musique qu'il avait choisis. Après les obsèques, il s'était assis devant l'ordinateur familial. Ses sanglots crevaient le silence pesant de la pièce. À 20 ans, il maîtrisait parfaitement les réseaux sociaux. Connecté au compte de sa mère, il avait été attiré par une étrange publication. Un cri d'alerte dans la nuit : « *Cœur coincé en hiver cherche compagnons pour regagner l'été.* »

Qu'est-ce qui avait retenu son attention ? Est-ce l'état de son cœur à cet instant ou seulement la curiosité qui l'avait poussé à cliquer sur le pavé tactile ?

Il revient à lui après une inspiration franche et se dit qu'il a eu raison de répondre à cet appel. Najet, dont les yeux sont perdus dans l'immensité des cimes enneigées, se colle lentement à lui. Le souffle court, elle songe à ce qui l'a menée jusqu'ici.

En ce jour de novembre, elle s'était affairée en cuisine depuis le milieu d'après-midi. L'odeur imprégnait tout l'appartement. Elle avait enfin une bonne nouvelle à annoncer à Fabrice, son

compagnon depuis six ans. Les signes révélateurs tels que le retard de son cycle menstruel, l'inconfort au niveau de sa poitrine et une grande fatigue l'avaient poussée à effectuer un test de grossesse. Dans l'intimité de sa salle de bains, elle avait suivi les instructions et une joie profonde s'était installée à la lecture du résultat positif. Elle avait répété tant de fois les mots qu'elle allait prononcer devant son mari. Pour égrener son impatience, elle s'était lancée dans la préparation d'un bourguignon. Lorsque la porte d'entrée s'était ouverte sur un Fabrice au visage fermé et aux traits tirés, Najet n'était plus sûre que la nouvelle à annoncer était bonne. Le manteau encore sur le dos, son homme avait commencé à pester contre l'odeur de cuisine qui s'était rependue sur le palier. Face aux protestations de Najet, la première giflle était partie, la projetant à terre, les reproches et les insultes avaient fusé, suivis de coups de pied. Elle criait pour qu'il cesse, s'excusait de commettre tant d'erreurs. Devant l'acharnement de cet homme qu'elle ne reconnaissait plus, elle s'était recroquevillée, protégeant son bas ventre des chaussures de sécurité de Fabrice. Elle était immobile lorsque des mains rassurantes et chaudes vinrent la redresser. Une fliquette aux cheveux frisés avait glissé sa main dans la sienne, cette main qui ne la lâcherait plus jusqu'à l'arrivée des sapeurs-pompiers, et cette voix qui lui murmurait tout bas : « *Tout va bien aller.* »

Plus tard, à l'hôpital, Najet, qui attendait le gynécologue de garde, avait reconnu sur un brancard les boucles brunes de sa sauveteuse, entourée d'une équipe médicale. La consultation du spécialiste qui avait suivi l'avait anéantie, le fœtus n'avait pas survécu à tant de haine. Noyée dans son chagrin, elle se laissait porter tel un automate. Une association de femmes victimes l'aidait à se reconstruire. Un soir, seule devant l'écran d'ordinateur du foyer, elle caressait son ventre vide. Son attention s'était portée sur une publication relayée par une cousine. Cet appel l'avait inspirée : « *Cœur coincé en hiver cherche compagnons pour regagner l'été.* »

En sportive aguerrie, elle s'était investie dans ce défi au goût de thérapie.

Elle revient à elle lorsque Philippe l'enlace tendrement au sommet de ce versant. Il la félicite et la remercie. Il répète ces gestes sincères avec chacun d'entre nous. Lui, cette force de la nature qui nous a hissés au sommet. Guide de haute montagne depuis quinze ans, il est l'instigateur de ce projet fou. Lorsque je lui ai décrit la maladie et mon handicap, il a été à l'écoute et n'a pas vu d'obstacle. Il a mis au point un fauteuil adapté aux différents terrains de l'ascension du mont Blanc par la voie Royale. Muni d'une roue à pneu neige avec une chaîne, l'engin est ultra léger et maniable. L'assise est variable en fonction du degré de la pente et ne nécessite qu'un pousseur. Nous avons communiqué quotidiennement pendant six mois par écrans interposés. Alors lorsque nous nous sommes rencontrés à l'école de glace, nous étions familiers, avec une proximité chaleureuse et respectueuse. J'ai découvert mon engin avec

fascination et assurance. J'ai été convaincue par son confort et, bien harnachée, nous nous sommes formés à la technique du piolet et des crampons d'acier dans une ambiance studieuse et solidaire. Cinq jours plus tard, dans le téléphérique de Bellevue et le tramway du Mont-Blanc, les regards étaient admiratifs mais les pensées pessimistes quant à nos chances de réussite. Notre arrivée au refuge de la Tête-Rousse nous avait valu des applaudissements et le respect de certains septiques. Le repas partagé avec tous les alpinistes expérimentés ou néophytes tournait autour de notre organisation et de notre matériel. Lors de notre dernière nuit avant la grande ascension, la gardienne nous rassura sur la météo du lendemain et son regard plein d'espoir me galvanisa.

Dans le silence du matin encore nocturne, les lumières des frontales sont comme des étoiles. Le sommet robuste se dresse devant nous. Nous franchissons le triste célèbre couloir du Goûter en sécurité grâce au regel de la nuit qui nous évite les fréquentes chutes de pierres. L'osmose entre les guides est parfaite me poussant ou me portant en cadence. Le souffle synchronisé avec nos pas. Le mal aigu des montagnes ne touche aucun d'entre nous. En prévention, j'utilise ma ventilation non invasive pour soulager mon diaphragme et être sûre d'aller au bout. La chaleur de mon souffle forme des gouttelettes de condensation dans mon masque gelé. Lorsque la force manque, nous faisons des pauses et nous nous nourrissons de barres de céréales et d'encouragements. Dans une telle épreuve sportive, c'est le mental qui prend le dessus et nous avons tous de la détermination en rab. À tour de rôle, mon équipe me frictionne les membres contre le froid. Pour détourner ma peur du vide, je prononce des mantras à l'égard de mes compagnons de cordée. Une ligne de vie qui nous rattache les uns aux autres. On ne lâche personne encordé. Si tu tombes, je tombe, si tu abandonnes, nous abandonnons tous. Guidés par une force invisible, motivés les uns aux autres, nous nous transcendons.

Au terme de neuf heures d'effort, nous atteignons le sommet. Les trachées brûlent de fatigue et de froid. Nous réalisons la grandeur et la beauté de notre prouesse et l'émotion nous submerge. Philippe me confie avoir créé cette Brigade de l'espoir pour reprendre contact avec la vie. C'est la première fois qu'il gravit le sommet depuis la mort de son fils survenue dans un accident de moto un an plus tôt. Son regard lumineux traduit la satisfaction d'avoir réussi. Il se sent plus vivant que jamais. Mon fauteuil revisité a tenu ses promesses et a suscité des envies. Sur ce sommet mythique, nous – les quatre fantastiques, héros malgré nous – transformons notre coup du sort en espoir. Cet exploit est un hommage à tous les écorchés de la vie qui trouvent les ressources de faire briller le soleil dans leur cœur envers et contre tout.

Nous sommes « La cordée de l'après ».